

L'Humanité

JOURNAL SOCIALISTE QUOTIDIEN

LUNDI 18 MARS 1907.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 1065.

RÉDACTION, ADMINISTRATION & ANNONCES

110, Rue Richelieu, Paris

Tout ce qui concerne l'Administration du journal doit être adressé à l'Administrateur.

TÉLÉPHONE : 102-69

Directeur Politique :

JEAN JAURÈS

ABONNEMENTS

	Paris & Dép.	Etranger
Un Mois.....	1 fr. 50	2 fr. 50
Trois Mois.....	4 fr. 50	9 fr. 50
Six Mois.....	8 fr. 50	16 fr. 50
Un An.....	18 fr.	31 fr.

Les Abonnements sont reçus SANS FRAIS dans tous les bureaux de Poste.

5^{c.}

Le Numéro

L'ANNIVERSAIRE DE LA COMMUNE

HIER ET DEMAIN

PAR

JEAN JAURÈS



Pourquoi, après trente-cinq ans, le peuple ouvrier de Paris, de la France et de l'Europe même, pourquoi le Parti socialiste et le prolétariat gardent-ils un souvenir fidèle et ému de la révolution de mars 1871 ? Ce n'est pas qu'ils s'exagèrent la portée de l'événement. Même si elle avait été victorieuse, la Commune de Paris n'aurait pu transformer dans son fond la société. Une révolution sociale, une révolution de propriété ne s'improvise pas par un coup de main sur le pouvoir. Il faut que l'idée d'un ordre nouveau ait pénétré les consciences et les esprits. Il faut que la classe de révolution soit prête à assumer toute la direction sociale selon un plan nouveau, et qu'elle ait rallié à sa pensée la masse confuse et flottante des intérêts intermédiaires qui oscillent entre la politique de conservation et la politique de mouvement. La Commune n'était pas prête pour cette grande œuvre. Son idéal social était incertain et comme divisé, entre une petite bourgeoisie révolutionnaire, mais individualiste et un prolétariat dont l'ensemble n'avait point encore une conception nette et dont l'énergie se dispersait du productivisme au communisme. Ces ferments contrariés n'auraient pas suffi à faire lever la lourde pâte. Maitresse de Versailles, la Commune n'aurait pu se maintenir longtemps, elle n'aurait pu suffrage de la France ; et la France aurait répondu par les affirmations conservatrices des paysans, par les déclarations républicaines, mais bourgeoises, des cités moyennes, par les programmes révolutionnaires, mais indécis et impuissants des grandes cités ouvrières. La victoire de la Commune aurait peut-être avancé de dix ans l'évolution de la troisième République ; elle n'aurait pas fait surgir du sol le socialisme.

De même, la Commune ne peut fournir à l'inévitable Révolution sociale qui se prépare et qui a sans doute déjà commencé à s'accomplir une leçon de tacti-

que, un exemple et un modèle d'action. Elle a fait héroïquement tout ce qui était en son pouvoir ; mais l'histoire ne se répète guère. La Commune est née de circonstances exceptionnelles qui ne se reproduiront pas en leur forme exacte ; le génie révolutionnaire n'est pas fait de plagiat, et ce n'est pas en copiant servilement son propre passé que la Révolution progresse. C'est dans un milieu nouveau, c'est dans des conditions nouvelles et par des procédés différents que le prolétariat accomplira son œuvre. Même si une grande crise socialiste et ouvrière était déterminée, comme en 1871, par une commotion nationale, ce n'est pas sans doute selon le type du 18 mars qu'elle se produirait.

Elle ressemblerait sans doute davantage à un 4 septembre prolétarien, ou à ce qu'aurait été le 31 octobre, s'il avait été victorieux ; je veux dire que c'est avant l'écrasement complet et irréparable défaite de la nation que le socialisme révolutionnaire assumerait la défense et la direction de la France nouvelle arrachée par un effort héroïque et indivisible au despotisme intérieur du capital et au despotisme extérieur de l'invasion. Par là la Révolution ouvrière française deviendrait une révolution européenne. Et qui peut prévoir en cette hypothèse la forme des événements ?

S'il y avait dès lors dans le Parlement une assez forte minorité socialiste et prolétarienne, c'est peut-être celle-ci qui du dedans et soutenue par l'énergie du prolétariat, comme fit en 1793 la minorité montagnarde. Mais tous ces souvenirs du passé sont décevants, et je ne les multiplie que pour montrer que l'esprit de la Révolution ne se peut enchaîner à aucun précédent et immobiliser en aucune forme, que ce soit le 18 mars ou le 24 février ou le 31 mai ou le 10 août. Libre et fluide comme la flamme, il se nourrit et se diversifie de la substance changeante des événements ; et ce que le prolétariat aime et salue dans le dix-huit mars, ce n'est pas un type immuable et une forme figée de Révolution, c'est l'ardeur d'enthousiasme et d'espérance, c'est l'audace d'affirmation ouvrière

qui a anticipé l'évolution. Un moment le prolétariat a fait hésiter vers des formes nouvelles le métal en fusion qui allait se refroidir et se consolider en République bourgeoise, et c'est ce génial pressentiment qui donne à la Commune, à travers ses impuissances et ses misères, sa grandeur révolutionnaire.

Le prolétariat dispose maintenant de deux forces qu'il n'avait point alors, le suffrage universel et la grève générale. Je dis qu'il n'avait point en fait le suffrage universel ; car les révolutionnaires comme Blanqui n'y voyaient encore qu'une masse réfractaire et impénétrable. Peu à peu elle s'est ouverte aux influences socialistes, bien au delà de l'espérance de nos aînés. Et si incomplète que soit encore la pénétration socialiste, elle nous suffit pour affirmer que le suffrage universel peut être conquis. Tous les salariés des usines et des champs, désabusés par la leçon des choses de tout ce qui n'est pas le socialisme, peuvent être groupés par l'idée, si notre propagande s'intensifie et se précise. Et une cruelle expérience apprendra à cette petite bourgeoisie qu'on affole et qu'on amène contre nous qu'en dehors du mouvement prolétarien et de l'ordre socialiste, il n'y a pour elle qu'impuissance, déception, duperie, agitation confuse et désespérée. Ah ! que la coalition radicale et conservatrice rêvée par M. Maujan et M. de Lanessan l'emporte enfin ! Quelle nous laisse et que nous laisse son pouvoir ! Elle ne sera qu'une ruine vivante, et sa victoire sera la nôtre. Après cette expérimentation décisive du radicalisme conservateur, c'est le socialisme ouvrier qui deviendra le centre d'action de toute la démocratie. Son programme d'évolution hardie, dirigé nettement et d'un mouvement rapide vers la transformation révolutionnaire de la propriété, apparaîtra comme le vrai programme national, je veux dire comme la condition de salut d'une nation qui veut vivre, développer organiquement toutes ses ressources et échapper par la résorption des classes dans l'harmonieuse communauté de la propriété sociale, aux haines, aux gaspillages, au chaos de la